

Le premier article est le texte de la leçon inaugurale prononcée par l'auteur comme professeur à l'université de Nottingham en 1993. On y découvre d'abord l'itinéraire et les dettes intellectuelles d'un compatriote de Gérard de Galles, ayant étudié à Oxford, mais c'est à l'histoire de la France que cette leçon est consacrée, car pour notre confrère, l'incompréhension par-delà la Manche est alimentée par le déficit de savoir historique. Vu du Royaume-Uni, un historien peut discerner en France un divorce entre le citoyen et l'État, divorce paradoxal dans le pays qui a inventé la notion de droits de l'homme, et ce sont les racines médiévales de cette opposition gouvernants/gouvernés qu'examine l'auteur. Il présente le territoire dans la longue durée avec une cartographie digne des *Annales* (de laquelle il ajoute que beaucoup de médiévistes «en parlent la prose» tout en «en évitant le jargon»). Il en arrive au duché de Bretagne, devenu à la fin du xv^e siècle un «État essentiellement autonome, séparé du royaume de France», dont il se demande comment, pourquoi et quand il s'est développé de façon distincte.

L'auteur décline cette idée d'État breton «largement autonome» dans les autres textes. Il étudie les relations entre les Bretons et leurs seigneurs/souverains capétiens (art. II). Ayant une connaissance pratiquement exhaustive des sources du bas Moyen Âge breton, il examine des problèmes de sources sur les débuts de la guerre de Cent Ans (Ancenis en 1341 selon Froissart – publié dans les *MSHAB* en 1999 –, édition de la taxe des denrées à Nantes en 1342). Deux articles portent sur des *go between* (et notre ami Michael n'en est-il pas un lui-même ?), les capitaines d'Édouard III, et Jeanne de Navarre, duchesse de Bretagne puis reine d'Angleterre (1368-1437). Plus qu'auparavant, il souligne l'importance du règne de Charles de Blois dans la construction de l'État breton. Il accorde une attention spécifique à des groupes sociaux élitaires, comme la noblesse aux xiv^e-xv^e siècles, qui a pesé sur les développements politiques, et les notaires, qui ont contribué à forger les institutions. Deux articles enfin portent sur des représentations, l'image du duc, et l'ordre de l'Hermine (publié dans les *MSHAB* en 1991).

Ce volume est donc un instrument très utile pour accéder à la production érudite d'un des principaux historiens du bas Moyen Âge breton.

Michel NASSIET

Michel LAGRÉE, *Religion et modernité. France, xix^e-xx^e siècles*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002, 314 p.

Un peu plus d'un an après la disparition de Michel Lagrée paraît cet ouvrage qui présente un caractère particulier puisqu'il est une sorte d'homage posthume rendu à son auteur : il s'agit en fait d'un recueil d'articles et

de communications dus à Michel Lagrée et rassemblés par deux de ses anciens collègues universitaires, Étienne Fouilloux et Jacqueline Sainclivier.

Déjà publiés dans divers ouvrages collectifs, dans des revues ou des actes de colloques, en majorité entre 1990 et 2000, ces textes reflètent les aspects principaux de la pensée et des travaux de Michel Lagrée, chrétien convaincu, spécialiste d'histoire religieuse et des rapports entre la religion catholique et la société aux XIX^e et XX^e siècles. Ils s'articulent autour de trois thèmes essentiels : les liens entre l'histoire religieuse et l'histoire sociale et culturelle, la religion dans le temps et l'espace, les rapports entre la religion et les techniques modernes. La belle introduction de Claude Langlois expose remarquablement ces différents champs de recherche. Une biographie de Michel Lagrée et une liste de ses publications complètent le volume.

Les centres d'intérêt de Michel Lagrée étaient multiples, comme en témoignent quelques-uns des titres du recueil : « Histoire religieuse, histoire culturelle » ; « La christianisation des campagnes au temps du déclin des civilisations rurales » ; « Processions religieuses et violence démocratique dans la France de 1903 » ; « Sport et sociabilité catholique en France au début du XX^e siècle » ; « Les trois âges du cinéma de patronage » ; « Langue céleste et langue régionale au XIX^e siècle » ; « Le clergé catholique devant le développement de l'automobile (vers 1900-vers 1960) »... Mais c'est sans doute le premier chapitre qui soulève, de façon émouvante parce que personnelle, le problème des relations entre l'historien (ici un historien laïque et catholique) et l'histoire religieuse (qui ne peut être que « neutre » et « scientifique ») : Michel Lagrée explique avec une grande franchise et une grande honnêteté comment il est « conduit à repousser le plus possible la tentation d'instrumentaliser la recherche historique dans une perspective de foi ».

Professeur à l'université de Rennes (sa ville natale), Michel Lagrée a particulièrement étudié l'histoire religieuse de la Bretagne (et surtout de la Haute-Bretagne), comme en témoignent plusieurs de ses ouvrages, et notamment sa thèse de doctorat d'État, *Religion et cultures en Bretagne, 1850-1960*, publiée chez Fayard en 1992. C'est dans cette matière bretonne qu'il a puisé l'essentiel de sa documentation, loin pourtant de vouloir s'y cantonner. Son immense culture et son ouverture d'esprit peu communes l'ont conduit à comparer les faits bretons avec ceux d'autres régions et d'autres pays, donnant à sa recherche sur les changements religieux et culturels de l'époque contemporaine une dimension européenne.

Si l'on veut, par conséquent, chercher dans cet ouvrage ce qui concerne singulièrement la Bretagne, on tirera profit de la lecture de la plupart des chapitres, en dehors de ceux qui, évidemment, portent sur un sujet géographiquement délimité : « La structure pérenne, événement et histoire

en Bretagne orientale, XVI^e-XX^e siècles», «Piété populaire et Révolution en Bretagne : l'exemple des canonisations spontanées, 1793-1815», « Mandements de Carême à Rennes au XIX^e siècle. Langage et histoire».

Chantal et Tanguy DANIEL

Celtic hagiography and saints cults, edited by Jane Cartwright. Cardiff, University of Wales Press, 2003, 339 p.

Les quinze contributions qui composent le volume s'inscrivent dans le cadre d'un colloque international qui s'est tenu du 8 au 10 septembre 2000, au pays de Galles, à l'université de Lampeter. Consacré à «l'hagiographie celtique et au culte des saints» dans les différents pays celtiques, ce colloque réunissait des chercheurs venus de différents horizons, du pays de Galles, majoritairement, mais également du Canada, des États-Unis, d'Angleterre, d'Écosse, de Cornouailles et de Bretagne.

Le but de l'éditrice, Jane Cartwright, n'étant pas d'en publier les actes, trois contributions, concernant les saints d'Écosse, d'Irlande et de Cornouailles, bien que n'ayant pas fait l'objet de communications orales, ont été intégrées à l'ouvrage, afin qu'il soit assuré de fournir des «cas d'études à partir d'un échantillon représentatif de l'ensemble des pays celtiques». Pour concerner principalement l'époque médiévale, l'ouvrage couvre une très large période qui va du milieu du IV^e au début du XX^e siècle et aborde des sujets extrêmement variés, mettant à contribution, outre les sources hagiographiques latines et vernaculaires, la documentation historique ou archéologique, le légendaire, la poésie et les chants populaires, les tombeaux et reliquaires, les fontaines sacrées, les vitraux... Cette variété en fait un ensemble assez disparate, même si des connections existent entre certains thèmes ou sujets traités.

À cela s'ajoute un certain déséquilibre dans l'économie du recueil, puisque quatre des contributions concernent le pays de Galles, cinq l'Irlande, deux la Bretagne, deux l'Écosse, une la Cornouailles. On peut, à ce propos, regretter que certains aspects abordés lors de cette rencontre n'aient pas trouvé place dans l'ouvrage, comme ceux concernant les problèmes d'identification soulevés par Oliver J. Padel («Combien de saints dans les pays celtiques (notamment en Cornouailles) ?»).

Après une introduction, où l'éditrice analyse le contenu des différents articles, l'ouvrage s'ouvre sur une contribution consacrée au saint patron du pays de Galles, saint David, à son principal lieu de culte – l'actuel St Davids – et à sa cathédrale, contribution dans laquelle l'auteur, J. Wyn Evans, développe «quelques observations sur le culte, le site et les bâtiments». Elissa R. Henken, quant à elle, s'appuyant également sur la *Vita*